

A PROPOS DES *RAHALS* DE L'ESPAGNE
ORIENTALE

Por

PIERRE GUICHARD
Universidad de Lyon II

Dans son excellent commentaire du *Repartimiento de la huerta y campo de Murcia*, publié en 1971, Juan Torres Fontes dont le propos principal était d'éclairer les modalités de la répartition des terres plutôt que l'organisation rurale qui prévalait avant la Reconquête, n'a pas fourni beaucoup d'indications concernant la nature possible de catégories de biens fonciers fréquemment mentionnées dans la source castillane, celles des *reales*, *reyaies* et *raffales* (1). Jusqu'à une époque récente, on s'était assez peu interrogé sur la signification exacte de ces termes. Pour Sanchis Guarner, le *rahl* de la région valencienne constitue, avant l'occupation chrétienne, «le noyau rural et l'unité agricole le plus abondant», et il correspond à «une *masia* (ferme, exploitation agricole) d'une certaine importance, pourvue de greniers, pressoirs, moulins à huile, étables». Pour le P. Burns, il s'agit également d'une sorte de ferme ou de domaine foncier (2). Avec son habituelle prudence, que je juge pour ma part exagérée, Ma Carmen Barceló se

(1) TORRES FONTES, J.: *Repartimiento de la huerta y campo de Murcia en el siglo XIII*, Murcia, 1971, p. 52.

(2) SANCHIS GUARNER: «Epoca musulmana» (1965), p. 342; BURNS, *Islam under the Crusaders* (1973), p. 61. Voir aussi, entre autres, le *Diccionari* D'ALCOVER (vol. 9, p. 92): «Casa de camp amb un tros de terra gaire gran», ou le petit glossaire donné en annexe à l'édition CABANES-FERRER du *Repartiment*, I, p. 294 (mais dans ce cas avec l'erreur habituelle sur la signification du mot «alquerfa»: le *rabal* serait en effet «une propriété rurale avec une ou plusieurs maisons, où vivaient les cultivateurs. (Le mot) a une signification très proche à celle d'*alqueria*, la nuance entre les deux étant peut-être que le *rabal* est de moindre étendue, avec moins de maisons».

refuse à donner au terme un sens très précis, et à distinguer nettement le *rahal* de l'*alquería*, se contentant de citer des documents où le mot paraît s'appliquer à un espace occupé par une ou des constructions, et concluant sans beaucoup s'avancer qu'*alquería* comme *rahal* servent à désigner «un lieu cultivé et habité» (3). J'ai, pour ma part, soutenu que le *rahal* se distinguait fondamentalement de la *qarya/alquería* en ce qu'il désignait non pas un village dont les terres et les maisons appartiennent à plusieurs propriétaires, mais une propriété foncière d'un seul tenant appartenant normalement à un seul propriétaire, et correspondant souvent à un domaine à caractère plutôt aristocratique, associant résidence d'agrément et propriété de rapport (4). La distinction me paraît importante, car elle fournit un moyen, sans doute très imparfait mais préférable au brouillard où l'on semble parfois se complaire, d'analyse des structures foncières d'époque musulmane.

Le bien fondé de cette distinction a été mis en cause par Ma Jesús Rubiera qui, dans un article de la revue *Sbarq al-Andalus*, a insisté sur la signification de «bergerie» (*majada, redil*) que le mot paraît avoir d'après les dictionnaires d'arabe courant rédigés dans la péninsule aux époques tardives, comme le *Vocabulista in Arabico*. A partir de là le sens du mot aurait quelque peu évolué, pour tendre à s'appliquer plutôt à une *casa de labor* (métairie). Elle met ensuite en garde contre de possibles confusions entre les formes *real* et *rafal* que l'on trouve l'une et l'autre dans les documents chrétiens. Alors que la seconde provient normalement de *rahal*, la première dériverait de *riyad*, qui signifie «jardin». Le *real*, qui désigne souvent une propriété aristocratique, aurait donc infiniment plus de valeur que le modeste *rafal*, sorte de

(3) BARCELÓ, Ma. C.: *Alquerías i castells* (1982), pp. 45-46.

(4) Voir entre autres: *Toponimia y geografía* (1979), pp. 17-20; «La société rurale valencienne» (1982), pp. 45-46; «Època musulmana», dans *Nuestra Historia*, II, pp. 270-272.

ferme consacrée principalement à l'élevage et occupant généralement des terres de médiocre valeur. L'aboutissement de ces développements est, comme on peut s'y attendre lorsqu'on est un peu familier avec la production de Ma Jesús Rubiera, une conclusion où, après avoir douloureusement constaté que l'on a trop eu tendance à «généraliser l'hypothèse de l'historien français P. Guichard selon laquelle la structuration de la société rurale du pays valencien à l'époque arabe se fonde sur la dichotomie entre les *alquerías* considérées comme des lieux habités par des propriétaires libres, et les *rafales* comme des propriétés seigneuriales» on constate avec satisfaction que, pas plus que les autres «brillantes théories» de cet auteur, celle-ci ne résiste à une saine critique philologique, qui dissipe la confusion entre les pauvres cabanes de bergers que sont les *rafales* et les propriétés seigneuriales que désignent les *reales*, montre que les prétendus *rabal/s* sont souvent en fait des jardins (*riyaḍ*), des moulins (*raḥā*) ou des faubourgs urbains (*rabad*), et établit enfin que le terme *raḥal* par lui-même ne donne aucune indication sur la forme d'appropriation de la terre puisqu'il se réfère seulement à la foction d'élevage de l'entité ainsi désignée (5).

Ma Jesús Rubiera me paraît avoir raison sur un point, qui est celui de la distinction nécessaire entre *real* et *rabal* ou *rafal*. Il peut sans doute arriver que la proximité entre ces termes introduise des confusions, mais on peut vérifier statistiquement, sur le texte du *Repartiment* de Valence (6), qu'il s'agit bien la plupart du temps de réalités différentes dans l'esprit des contemporains. Sans pouvoir justifier ici comme il conviendrait cette opinion, je suis donc tout prêt à corriger

(5) RUBIERA MATA: «Rafales y reales» (1984).

(6) Je me réfère ici à un chapitre de ma thèse de doctorat d'Etat en cours de publication à l'Institut Français de Damas, où je traite plus complètement de ce problème des *rabals* des régions orientales de la péninsule.

sur ce point ce que j'ai pu écrire antérieurement en fonction des remarques de Ma Jesús Rubiera. Il me semble qu'en revanche, enfermée dans un raisonnement trop exclusivement philologique, nécessaire sans doute mais insuffisant, ignorant la complexité et la diversité de la réalité documentaire, et trop pressée de démontrer la perversité et la fausseté de mes idées, elle tire de prémisses justes un raisonnement erroné et des conclusions irrecevables, et croit trop vite avoir triomphé de «théories» qui ont au moins le mérite, il me semble, de reposer sur l'examen de milliers de documents valenciens du XIIIe siècle. Ce n'est pas au hasard, ni pour des raisons idéologiques, que j'avais émis —et que je ne vois aucune raison de rejeter, comme on le verra— l'idée d'une différence de nature «juridico-sociale» entre *rabal* et *alquería*, mais simplement parce que l'étude des documents y conduit. Tout en admettant volontiers qu'il est sans doute nécessaire de ne pas confondre d'une part une forme de propriété aisée périurbaine, constituée par un «jardin» vraisemblablement enclos, dont l'élément central est une résidence d'agrément plutôt que de rapport, qui est ce que Ma Jesús Rubiera appelle le *real*, et d'autre part le *rabal* proprement dit, je crois que l'on peut prouver assez facilement que ce dernier est bien une sorte de «domaine foncier» dont la nature exacte est difficile à déterminer compte tenu de la pauvreté des sources, mais dont l'appartenance aristocratique ne fait pas de doute si l'on se donne la peine d'étudier la documentation de l'époque. Dès lors, *rabal* et *real* appartiennent, du moins pour les plus importants d'entre eux, ceux que la documentation nous permet d'atteindre le moins malaisément, à la même catégorie de personnes, parfois même aux mêmes personnes. Ainsi trouve-t-on dans le *Repartiment* de Valence un personnage appelé Alarif, qui appartient certainement à la classe dirigeante de l'émirat valencien à la veille de la Reconquête (il possède une maison dans le quartier aristocratique, près du *qaşr* sultanien: *Rep.*, éd. Cabanes-Ferrer, I, n.º 84). On peut lui attribuer d'une part une résidence

hors-les-murs ou *real* (*realem*) situé dans les faubourgs qui s'étendaient entre la porte de la Xarea (*Šarī'a*) et celle de Bebaçachar (*Bāb Ibn Šaḥar*), à l'est de la ville (*Ibid.*, nos 84 et 211), et d'autre part des possessions sinon la totalité d'un *rabal* dit *rabal Alarif*, situé plus loin du centre urbain, en direction de la mer (*versus mare*) où l'on pouvait trouver à distribuer au moins 7 *jovatas* de terre, soit près de 21 ha (*Ibid.*, nos 87 et 210).

Je ne nierai nullement l'intérêt et l'utilité des études philologiques, et si je le faisais, la nécessité de reconnaître, sur ce problème du *rabal/real*, dans mes travaux antérieurs, une insuffisance due précisément, au moins en partie, à la négligence des données linguistiques, me donnerait tort. Mais pour reconstituer les réalités sociales du passé, ni la philologie ni la connaissance de l'arabe ne dispensent du recours aux documents de l'époque, et à une masse documentaire suffisante pour éviter les erreurs que peut provoquer l'exploitation d'un trop petit nombre de cas mis en évidence au détriment des autres pour justifier telle ou telle interprétation. Bien que ce ne soit pas toujours facile, et que cela puisse même apparaître comme quelque peu contradictoire, il faut essayer d'analyser avec précision des cas particuliers sans tirer de conclusions trop rapides de ce qui peut ressortir de l'étude de tel ou tel d'entre eux. Il faut aussi s'attacher à l'examen des sources dans leur ensemble, alors que l'étude de Ma Jesús Rubiera me paraît trop rapide et partielle. Tout en admettant que les formes *rabal*, *rafal*, *real*, doivent dériver plutôt du langage dialectal que de l'arabe classique, elle n'utilise pas l'un des documents arabes les plus intéressants concernant la toponymie des régions de l'Espagne orientale, la partie arabe du *Repartiment* de Majorque, qui est à ma connaissance l'un des très rares textes, sinon le seul actuellement connu, où apparaisse le mot *rabal* dans sa forme arabe. Il y désigne de toute évidence des propriétés ou exploitations distinguées des jardins (*ġinān*, le

terme de *ryād* n'apparaissant pas), des *munya/s* (probablement résidences d'agrément extra-urbaines), des *diyā'* (exploitations agricoles, faisant peut-être l'objet de concessions de la part de l'Etat?), ainsi que des moulins (*raḥāl/s*). Ces *raḥāl/s* (dont le pluriel est *arḥal*) sont désignés le plus souvent par un nom personnel (*raḥal b. Nabīla*, *rahal b. Marīn*, *raḥal b. al-Ustād*, etc..), ce qui donne, on en conviendra, une forte présomption en faveur de l'idée d'une appropriation privée de ces *raḥāl/s*. Les scribes ont, dans la partie latine du document, régulièrement transcrit *raḥal* sous les formes *rafal* ou *arrafales* (*al-raḥal*). Malheureusement, il y a certaines discordances entre la partie arabe et la partie latine du *Repartiment* de Majorque, et la seconde ne transcrit pas tous les détails de la première. Surtout, le texte arabe n'est conservé que pour la zone péri-urbaine (le *ḥawz* de *Madīna Mayūrqā*), et il nous manque tout ce qui concerne les campagnes, où les versions latine et catalane dénombrent le plus grand nombre de *raḥāl/s* et mettent en évidence une distinction systématique entre *rahal* et *alqueria* pour l'interprétation de laquelle une version arabe serait de la plus grande utilité. Enfin, la partie arabe conservée ne se réfère pas à une répartition ou distribution de propriétés, mais seulement à la délimitation générale des vastes lots de terrain qui, autour de la capitale de l'île, furent attribués en bloc au roi d'une part, et aux principaux magnats qui avaient participé à la conquête, à charge pour eux d'effectuer la répartition de détail chacun pour la partie qui leur était échue. Il n'y a donc aucun élément de description ni d'évaluation, mais seulement l'indication de propriétés (*raḥāl/s*, *munya/s*, *riyād/s*, etc..) marquant la limite de chaque partie: la partie donnée au comte d'Ampurias, par exemple, va jusqu'à la terre de la *Šarī'a*, aux jardins du *qā'id* (*ḡinān al-Qā'id*), au *rahal* d'*Ibn al-Ustād*, à la *ḍay'a* de la Prairie (*ḍay'at al-Marg*), etc.. (7).

(7) BUSQUETS MULET: «El còdice latino aràbigò del Repartimentò de Mallorca (Textò àrabe)» (1954), fol. 30v.

Je ne prétends pas entrer plus en détail dans l'examen du *Repartiment* de Majorque. Ce texte a déjà donné lieu à des nombreuses et excellentes études qui ne contredisent en rien les thèses que j'ai développées concernant la distinction entre *raḥal* et *qarya*, bien au contraire (8). Je voulais seulement partir de la seule source arabe où est attesté le terme *raḥal* et rappeler qu'il y désigne bien une certaine forme de propriétés ou d'exploitations dont la toponymie indique dans la majorité des cas que l'appropriation est privée (9). Mais je ne crois pas que l'on puisse tirer de la source majorquine des précisions sur l'étendue et la nature de ces *raḥal/s*, qui étaient évidemment nombreux dans la plaine qui entoure Palma. Un autre texte peut apporter davantage d'indications sur ces deux points, c'est le très riche *Repartimiento* de Murcie, à la considération duquel invite l'article de Ma Jesús Rubiera, qui en utilise la première donation, celle du *reyal* royal de Monteagudo, présenté comme l'exemple typique de l'un de ces *realjardins* à ne pas confondre avec les véritables *rahal/s*. Le texte ne permet pourtant pas d'être aussi définitif: «La sennora Reyna tiene en el reyal de Monteagudo, en la vinna et en el alvar y mismo, dc tahullas,

(8) Voir principalement: POVEDA SÁNCHEZ: «Introducción al estudio de la toponimia árabemusulmana de Mallorca» (1980), et d'une façon plus générale divers travaux du même auteur, ainsi que de M. BARCELÓ et R. SOTO. Au récentes «V Jornades d'estudis historics locals» de Palma (28-30 novembre 1985), le problème des *rahal/s* de Majorque a été posé à nouveau en termes assez polémiques (voir la communication de M. BARCELÓ, J. PINOL, A. POVEDA, «Son ramaders els rafals de Mayurqa? Un exercici de simulació historica»).

(9) On se reportera aux folios 30 r.-32 r. du texte arabe (éd. BUSQUETS), où figurent une cinquantaine de *rahal/s*, dont 30 portent des noms personnels (d'Ibn 'Abd al-Aziz, d'Ibn Qutūs, d'Ishāq, etc.. alors que trois ont des noms qui peuvent être tribaux ou de groupe (*Baḥila*, *al-Ġuzz*, *Ġazūla*) suggérant nettement des propriétés attribuées à des contingents militaires (en particulier à des *Ġuzz*, ou Turcs, dont la présence aux Baléares au XIII^e siècle est par ailleurs attestée (cf. M. BARCELÓ, *Sobre Mayūrqa* (1984), p. 81, ainsi que sur les *Ġuzz* en général, DOZY, *Supplément*, II, p. 210). Cinq ou six autres tirent leur nom d'une particularité géographique ou topographique («du cimetière», «de la citerne», «de la citerne»); quelques uns, enfin, évoquent un titre, ou des noms prestigieux («du *Sayḥ*», «de *Tašfinu*»).

que son xc alffabas» (10), ce qui veut dire que la reine possède, dans le *reyal* de Monteagudo, en vigne et en *alvar* (en terre de *secano*), 600 *tabullas* (67 ha), dont la valeur fiscale est évaluée à 90 *alfabas*. On peut donc écarter d'emblée l'idée que *reyal* veut dire ici «jardin»: il s'agit en effet de vignes et probablement de cultures arbustives de *secano*, dont la rentabilité ou la valeur fiscale est 4 ou 5 fois inférieure à celle d'une terre de *huerta* (il faut ici 6,6 *tabullas* pour donner une valeur de 1 *alfaba*, alors qu'en zone de *huerta*, et à plus forte raison de jardins, l'équivalence peut s'établir jusqu'après de 1 pour les meilleures terres). En ce qui concerne l'hypothèse d'une forme *reyal* «contaminée» par la signification du mot latin *regalis* (royal), elle paraît plus que fragile à l'examen des pages qui suivent, où les termes *reyal* et *real* se trouvent indistinctement pour désigner des propriétés sans rapports avec la Couronne (11). Cela dans l'hypothèse où l'on considère que *reyal* et *real* désignent une même réalité, ce que rien ne permet d'affirmer sans risque d'erreur. Comme on va le voir, ce *reyal* de Monteagudo ne paraît guère différent des autres grands *rafals* du pourtour de la *huerta* mentionnés aussi par le *Repartimiento*, où l'on ne saurait non plus voir quoi que ce soit qui ressemble à un «jardin». On peut donc se demander s'il ne faut pas envisager la possibilité de confusions entre des désignations bien proches les uns des autres, dans le cadre d'une terminologie dont les nuances n'étaient peut-être pas parfaitement familières à tous les scribes.

En ce qui concerne les *rafals* à proprement parler, un peu plus loin est mentionné à plusieurs reprises un *raffal* du nom de Abenayçam, très vaste à en juger par les donations qui y sont faites, d'une étendue totale de 528'5 *tabullas* (59 ha), et d'une valeur fiscale de 111

(10) *Repartimiento de Murcia*, éd. Torres Fontes, p. 1, ligne 1. Ce *reyal* de Monteagudo n'est pas mentionné par ailleurs, et l'on peut se demander s'il était composé uniquement des terres de *secano* évoqués par ce texte.

(11) *Ibid.*, p. 2, l. 5, 6, 9, 19, 37.

alfabas, soit un rapport de 4'7 *tabullas* par *alfaba*, qui dénote encore des terres médiocres, vraisemblablement irriguées de façon irrégulière (380). Le troisième en importance des *rabal/s* murciens doit être le *Rabal Axarqui*, qui comportait des tours, maisons, moulins et vignes, où sont données 334 *tabullas* (37'3 ha), pour une valeur de 40 *alfabas*, soit un rapport de 8'35 qui dénote la prédominance de terres d'*alvar* de faible rentabilité. Ce *rabal* était situé à l'extrémité occidentale de la *huerta*, en limite du *secano* et non loin de l'actuelle localité de Librilla, à une telle distance de la ville (par rapport à la majorité des terres distribuées), que ses vignes ne furent pas comptées comme telles, mais comme des terres ordinaires, et que le *rabal* lui-même (c'est à dire de toute évidence un immeuble) et la tour d'un moulin tout proche furent également concédés au bénéficiaire de la donation, en dépit du monopole royal sur les moulins «parce que c'est un lieu où personne ne vient moudre en raison de la distance, à l'exception de ceux de *rabal Axarqui*» (12). Un quatrième grand *rabal*, dit «de l'*Alfaquim*», fait l'objet d'une donation pour une surface de 160 *tabullas* (17'8 ha), et une valeur de 20 *alfabas*, soit encore un rapport de 8; il est, comme les précédents, situé loin de la capitale, «près de la sierre» et sur un territoire d'*alvar* (13).

Si l'on trouvait les plus vastes *rabal/s* sur les bordures sèches de la *huerta*, et un grand nombre de propriétés dénommées de la même façon dans d'autres *alvares* comme ceux de Sangonera ou de Carthagène (14), ce sont plutôt des *reales* que l'on trouvait dans les *alquerías* de la *huerta*.

(12) *Ibid.*, pp. 184-185 et 233; ce *rabal* est cependant bordé de canaux d'irrigation, ce qui amène à se demander s'il n'est pas situé au dessus de ces derniers, ce qui correspondrait à l'indication donnée par ailleurs pour certains *rabal/s* qu'ils étaient irrigués avec des machines élévatoires.

(13) *Ibid.*, pp. 183 et 225 (cf. aussi p. 235).

(14) TORRES FONTES: *Repartimiento de la Huerta* (1971), pp. 52, 63, 175-178, 188 sgg., et dans le texte du *Repartimiento* surtout les pages 230 à 251.

Ainsi deux *reales* appartenant à des membres de la famille des Banú Waddah et situés dans l'*alquería* de Benihuadah. Ils mesuraient respectivement 16 et 2'12 *tabullas*, soit 1'7 ha et 2375 m² (un peu moins d'un quart d'hectare), et leur valeur fiscale était de 8 et de 1 *alfaba*, soit un rapport de 2 *tabullas* pour 1 *alfaba* environ, qui correspond à de bonnes terres de huerta, mais pas à une rentabilité exceptionnelle, et fait penser à des cultures plutôt qu'à un véritable jardin (15). On ferait des constatations analogues pour les *alquerías* voisines: à Albadel, le *real* de Alorqui mesurait 6 *tabullas* et valait 4 *alfabas*; celui d'Aben Odda avait une surface de 1'75 *tabullas* pour une valeur de 1'25 *alfabas*; un *real* situé à Aljucer et ayant appartenu au même *wazir* Ibn Waddāḥ qui possédait d'importantes propriétés à Benihuadah mesurait 9 *tabullas* et valait 6 *alfabas* (16).

Malgré des confusions possibles entre les deux termes (17), l'hypothèse de Ma Jesús Rubiera sur la distinction entre *real* et *rabal* trouve donc à Murcie une confirmation dans le fait que le premier terme paraît plutôt s'appliquer à des propriétés situées dans des *alquerías* de la huerta, de dimensions souvent notables par rapport à la moyenne des parcelles des *alquerías*, avec des terres de bonne qualité dont le rapport *tabullas/alfaba* est généralement de 2. Les *rafals/rabales* sont, pour les principaux d'entre eux du moins, plus vastes, situés en dehors de la huerta ou sur son pourtour, comme le *rabal Axarqui*, le *rabal Abenayçam* et celui «de l'Alfaquim» énumérés dans le paragraphe précédent, et leurs terres, pour une bonne part en *secano* ou mal irriguées, ont une valeur économique et fiscale sensiblement moindre. C'est à cette même catégorie qu'appartient le *rabal* dit «de Alforra» qui est «dans la montagne, près de Sangonera, avec les droits sur

(15) *Repart. de Murcia* (texte), pp. 192-193.

(16) *Ibid.*, pp. 181 et 184.

(17) *Repartimiento*, p. 234, où l'un des *rafals* du Campo de Cartagena est dit «Real de Alafia».

l'eau et sur l'herbe qu'il avait à l'époque musulmane» (18). Cette dernière précision semble indiquer que ce *rabal* servait à l'élevage, ce que le *Repartimiento* n'indique pas pour les autres *rabales*, mais que l'on ne peut exclure compte tenu de leur situation dans des zones qui pourraient être *a priori* favorables à cette activité. Il ne me semble pas possible, cependant, de voir dans les nombreux *rafals* qui occupaient les terres sèches de Sangonera et de Carthagène des exploitations se consacrant essentiellement à l'élevage, car plusieurs d'entre eux sont évalués en «jugadas a anno e vez», ce qui veut dire qu'au contraire sans doute des terres de la huerta, on y pratiquait la culture des céréales avec jachère biennale (19). Le fait que les Chrétiens appliquent aux grands *rabal/s* du pourtour de la huerta le système d'évaluation en *alfabas* (qui paraît avoir caractérisé, à l'époque musulmane, plutôt les terres des *alquerías* de la zone bien irriguée), semble indiquer par ailleurs des terres consacrées à la culture des céréales ou à l'arboriculture plutôt qu'à l'élevage, qui était cependant sans doute pratiqué sur les jachères et sur les friches annexes. Ce pourrait être à cette présence d'un élevage dont on peut penser qu'il était presque inexistant dans les huertas elles-mêmes que le terme de *rabal* aurait du la connotation que lui attribuent les dictionnaires d'époque chrétienne auxquels fait allusion Ma Jesús Rubiera.

Je laisserai en suspens la question de la différence entre *rabal/rafal* et *real* pour considérer deux autres points sur lesquels le *Repartimiento* de Murcie apporte une quasi certitude. D'abord la présence de bâti-

(18) *Ibid.*, p. 234.

(19) *Ibid.*, pp. 248 et 243; p. 248 est évoqué un *rabal* où il y a de la terre sans arbres, p. 247 une oliveraie: on pense donc à des espaces occupés en partie au moins par l'arboriculture méditerranéenne «classique», qui les aurait distingués nettement des terres de huerta. Il ne me semble pas, cependant, que la différence des cultures puisse être le fait discriminant entre *rabal* et *alqueria*, car il ressort de nombreux passages du même *Repartimiento* murcien, aussi bien d'ailleurs que de l'ensemble de la documentation sur Valence et le Levant en général, que beaucoup d'*alquerías* possédaient en plus de leur terroir irrigué un espace de *secano*.

ments, dont on ne peut pas toujours dire s'ils sont de résidence ou d'exploitation, attestés aussi bien sur les *reales* que sur les *rahales*, ou du moins sur certains d'entre eux. Ainsi Bernat de Centelles demandait-il au roi «de lui concéder un *real* dans la partie des Musulmans pour y résider, car il n'avait pas de résidence dans la ville de Murcie». Le roi lui donne «le *real* qui fut d'Abolcagim Alcomayhy... dans le quel il y a 14 *tabullas*, qui font 11 *alfabas*» (20). Mais ce sont surtout les *rahals* pour lesquels, comme on l'a vu dans les exemples cités sont indiqués des maisons, tours, moulins. À plusieurs reprises, dans les donations de *rahals* du *Campo* de Carthagène il est question de *rahals* avec une maison en bon état, ou au contraire détruite, et la forme parfois utilisée, par trois fois dans ce dernier cas (*rabal derrabado*, *rabal derrocat*) suggère que c'était le bâtiment central que l'on appelait *rabal* autant que la terre elle-même (21). Il n'y a surtout aucun doute sur l'appartenance privée aussi bien des *rahals* que des *reales*. Dans la très grande majorité des cas, les uns et les autres sont désignés par le nom de leur ancien propriétaire musulman. Il suffira de reprendre les noms de ceux qui ont été cités jusqu'à présent, qui avaient été la propriété d'un Abolcagim Alcomayhy pour le dernier cité, du *wazir* Ibn Waddah, d'un certain Aben Odda, qui pourrait bien être le même au nom déformé dans la transcription latine, d'un personnage appelé *al-Lunrgi* (Alorqui, de Lorca) pour les précédents. Il en va de même pour la plupart des *rahals* de Sangonera et du *Campo* de Carthagène; l'un des grands *rahals* de la périphérie de la huerta est désigné par une particularité géographique (*rabal Axarqui*: le *rabal* de l'est), mais un autre parait appartenir à un *fajib* (*rabal Alfaguim*), et le troisième à un certain Ibn 'Isam (*rabal Abenaygam*) qui est vraisemblablement le *ra'is* d'Orhuela à la veille de la conquête, le chef de la *Wizara*

(20) *Ibid.*, p. 230.(21) *Ibid.*, p. 248 (*rabal* avec «casas sanas»), 248 («casas sanas e derribadas»), 248-249 («torres»), 249 (*rahals* «derrribados o derrocats»).

'Iṣāmiyya (22). Le *rejal* de Montcagudo, quant à lui, avait certainement appartenu aux émirs musulmans de Murcie avant de passer aux mains du roi de Castille. Le *wazīr* Ibn Waḍḍāḥ possédait plusieurs *reales* dans la huerta, et l'on trouve, dans les noms des *rabal/s* du *Campo* de Carthagène (*rabal Alguacil*, *rabal Almoixerif*, *rabal Areyz*, un indice de l'appartenance de certains d'entre eux à des membres de la classe dirigeante de l'émirat murcien à la veille de son intégration au monde chrétien (23).

(22) MOLINA LOPEZ: «La *W'izāra* 'Iṣāmiyya de Orihuela» (1979).

(23) *Rep. de Murcia*, pp. 239, 248, 249.

REFERENCES DONNEES EN NOTE

- ALCOVER (Antonio Marfà), *Diccionari català-valencià-balear*, 10vol., Palma de Majorque, 1946-1968 (avec divers continuateurs).
- BARCELO TORRES (Marfà del Carmen), *Toponimia aràbica del País valencià. Alqueries i castells*, Jativa-Valence, 1982.
- BARCELO (Miquel), *Sobre Mayúrqa*, Palma de Majorque, 1984.
- BARCELO (Miquel), PINYOL (Joan), POVEDA (Angel), «Eren ramaders els rafals de Mayúrqa? Un exercici de simulació històrica», in: *Les illes orientals d'al-Andalus*, V Jornades d'Estudis Històrics Locals, Institut d'Estudis Balearics, Palma de Majorque, 1987, pp. 115-132.
- BURNS (Robert I.), *Islam under the Crusaders. Colonial survival in the thirteenth Century Kingdom of Valencia*, Princeton University Press, Princeton, N.J., 1973.
- BUSQUET MULETS (Jaime), «El código latinoaràbigo del Repartimiento de Mallorca (texto árabe)», in: *Homenaje a Millas Vallirosa*, 1, Barcelone, 1954, pp. 243-300.
- CABANES PECOURT (Marfà Desamparados) et FERRER NAVARRO (Ramon), *Libre del Repartiment del Regne de Valencia*, Saragosse, 2 vol., 1979.
- DOZY (Reinhart P.A.), *Supplément aux dictionnaires arabes*, 2 vol., Leyde-Paris, 3e éd., 1967.
- GUICHARD (Pierre), *Toponimia y geografía musulmana de Valencia*, Coll. «Temas valencianos», N° 36, Saragosse, 1979.
- GUICHARD (Pierre), «Valencia musulmana / La conquista cristiana y la construcción del reino de Valencia (s. XIII-inicios del XIV)», in: *Nuestra Historia* (Historia de Valencia), Valencia, Mas Ivars éd., 1980, vol. II pp. 201-280, et III pp. 1-107.
- GUICHARD (Pierre), «La société rurale valencienne à l'époque musulmane», *Estudis d'Història Agraria*, Barcelone, 3, 1982, pp. 41-52.
- MOLINA LOPEZ (Emilio), «La vizāra 'Iṣāmiyya de Orihuela, el más prestigioso centro político y cultural de al-Andalus en el siglo XIII», *Anales del Colegio Universitario de Almería, Letras*, 1979, pp. 65-77.
- POVEDA SANCHEZ (Angel), «Introducción al estudio de la toponimia árabe-musulmana de Mayúrqa según la documentación de los archivos de la ciutat de Mallorca (1232-1276)», *Awrâq* (Madrid), 3, 1980, pp. 76-100.
- Repartiment de Valencia*, cf. CABANES PECOURT (M.D.) et FERRER NAVARRO (R.).
- RUBIERA MATA (de EPALZA) (Marfà Jesus), «Rafals y reales; ravals y arrabales; reals y reales», *Sbarq al-Andalus. Estudios árabes*, 1, 1984, pp. 117-122.
- SANCHIS GUARNER (Manuel), «Època musulmana», in: TARRADELL (M.) et SANCHIS GUARNER (M.), *Història del País Valencià*, Barcelone, Edicions 62, 1965, pp. 208-367.
- TORRES FONTES (Juan), *Repartimiento de Murcia* (édition), Madrid, 1960.
- TORRES FONTES (Juan), *Repartimiento de la buerta y campo de Murcia en el siglo XIII* (commentaire du texte du *Repartimiento*), Murcie, 1971.